

G. BROYER, Maître assistant de psychologie.
Directeur de l'IPSE Université LYON II

LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE EN PSYCHOLOGIE DU SPORT A TRAVERS LA BIBLIOGRAPHIE

Cet article était rédigé lorsqu'est paru ici même, dans le n° 7 d'avril 83 (p.3-13), l'excellent article d'A. RAUCH sur la méthodologie de la recherche, dont nous conseillons vivement la lecture. Il n'est pas redondant et en constitue même un complément.

Au moment où les STAPS accèdent à un niveau de reconnaissance jusqu'ici réservé aux disciplines les plus nobles : agrégation, corps universitaire et commission de spécialité (15ème section du CSCU), il paraît extrêmement intéressant de faire le point sur les moyens mis à la disposition des chercheurs, enseignants et étudiants pour creuser une question ou établir la problématique actuelle des termes dans lesquels les chercheurs ou les équipes se posent les problèmes.

Pour ce faire nous avons interrogé dans notre discipline : la psychologie, avec un oeil critique, les moyens documentaires proposés par une bibliothèque universitaire, plus précisément celle de l'Université LYON II à BRON et nous tenons tout spécialement à remercier Mme TINLAND conservateur, du temps qu'elle a bien voulu nous consacrer et de l'aide précieuse qu'elle nous a apportée.

Dans un premier temps, nous n'envisagerons que l'aspect "technologique" de la documentation puis, descendant dans le détail nous envisagerons les leçons à tirer tant sur le plan du fond que sur celui de la forme des recherches qui transparaissent à travers cette documentation.

I - LES RECHERCHES BIBLIOGRAPHIQUES INFORMATISEES.

En dehors des recherches classiques manuelles dans les "Psychological Abstracts" ou les sections n° 390 et 520 Bulletin Signalétique du CNRS, les versions informatisées de ces mêmes bibliographies (Psychinfo, Pascal et Francis), offrent au chercheur la possibilité d'une recherche rapide et fort bien faite fournissant un listing avec, outre les références, un résumé des ouvrages et les principaux mots clés des articles. Les références de ces articles ou ouvrages permettront d'obtenir soit des micro-fiches, soit des photocopies auprès du CARS ou de bibliothèques spécialisées françaises et étrangères.

Mais cette recherche s'effectue selon la procédure logique qui caractérise le fonctionnement des ordinateurs, et l'aide d'un technicien est obligatoire dans l'élaboration de la stratégie de recherche (choix des mots clés et combinaison à l'aide des opérateurs booléens) à mettre en oeuvre pour interroger les banques de données. Et cette stratégie n'est pas forcément simple car, comme on pourrait s'y attendre, il est évident qu'il y a fort peu de titres dans la rubrique "psychologie du sport". : 267

références (depuis 1973, rappelons-le !) Cela n'a rien pour surprendre car les frontières de la psychologie même, discipline à l'interface de plusieurs sciences (biologie, physiologie, sociologie, sciences de l'éducation, ...), sont mal délimitées et les recherches sont répertoriées dans ces fichiers spécifiques dans lesquels il faut penser aller puiser, sinon le chercheur en psychologie risque quelques déceptions.

Par exemple, pour un problème particulier tel que celui de la croissance ou de l'incidence sur la puberté des entraînements intensifs chez les jeunes enfants (thème de recherche du Laboratoire de Psychologie du Sport de l'UER-IPSE-Université LYON II en 82-83), on s'aperçoit qu'il faut interroger le fichier médecine avec "Sport" en mot clé, ce qui fait apparaître 3 007 références (dont 499 si on limite la recherche à la seule section "psychologie" partie intégrée aux sciences biologiques et médicales dans le classement du CNRS).

Mais il est évident que ces stratégies ne sont pas innocentes car interrogeant le fichier dans les sections

- 357 : maladies des os et articulations - chirurgie orthopédique

- 361 : reproduction, embryologie, endocrinologie.

- 365 : zoologie des vertébrés ; écologie animale, physiologie appliquée humaine, l'essentiel des articles sont des articles de pathologie. Le résultat de cette démarche pourrait de prime abord surprendre le lecteur non averti, car ce n'est pas franchement la vocation première du sport que de fabriquer des éclopés, et celle des chercheurs de ne s'intéresser qu'à ceux-ci. Pour ceux qui en sont persuadés et qui veulent envisager le sport sous l'angle éducationnel, reste à interroger les sciences de l'Education dans la base Francis section 520: au total 505 références concernant les Sports et l'Education Physique dont 229 en français et 112 en anglais. Mais, abordant plus spécifiquement l'enseignement du sport, on obtient davantage les aspects psycho-pédagogiques et psychologie appliquée. (Rappelons pour mémoire que l'on peut également consulter la section 521 : Sociologie).

A première vue, donc, on peut s'étonner de la faiblesse du nombre des parutions depuis 73, et cela nous renvoie très directement à la manière de saisie des données éditoriales par le CDSH (Centre de documentation en sciences humaines) et le CDST (centre de documentation sciences et techniques). A s'en tenir à ce simple aspect statistique, il est évident que des secteurs complets ne sont pas couverts et un grand nombre de revues ne sont pas ou plus dépouillées : exemple revues E.P.S., S.T.A.P.S., BINET SIMON ou autres travaux en langue étrangère.

Nous sommes directement confrontés à un problème de moyens, humains et financiers, et à la politique à l'égard de la documentation et des bibliothèques en France qui, soumises à des réductions drastiques depuis quelques années, se voient dangereusement amputées de leurs moyens. Nous avons atteint un seuil critique et il convient de le proclamer haut et fort.

Enfin, le profil des titres obtenus reflétera très loyalement la stratégie employée par le chercheur, les mots clés mis par les auteurs et ceux retenus par le C.N.R.S. Ce n'est donc pas enfoncer une porte ouverte que de rappeler ce B.A.

BA de la documentation et de l'informatique, que la machine ne nous offre très fidèlement, (souvent trop fidèlement au souhait du chercheur conscient), que ce qu'on lui a fait digérer et qu'elle ne régurgite que ce qu'on lui demande, mais elle le fait sur

une telle échelle et à si grande vitesse (bien que là encore on soit tributaire de l'imprimante ou des P.T.T. lorsque le listing est trop important), que c'est sur ces facteurs qu'il faut jouer et ne pas attendre de la machine qu'elle pense à votre place. Les ordinateurs de la 5ème génération ne sont pas encore fabriqués en série.

II - LES GRANDS THEMES ACTUELS DE LA PSYCHOLOGIE DU SPORT.

Si l'on procède, maintenant, à l'analyse de contenu des divers listings, quelques grands thèmes apparaissent, révélant des schémas de penser (mais c'est certainement projection de notre part) : personnalité - motivation - relaxation apprentissage - rééducation par le sport.

a) Le secteur de la psychologie lié à la compétition.

Deux mouvements opposés se manifestent

- la recherche des motivations en faisant plus ou moins clairement allusion aux utilisations concrètes que permettent ces connaissances, c'est-à-dire par augmentation de cette motivation, l'espoir d'une manipulation douce des conduites en agissant sur les mobiles mêmes dans un souci de répondre aux besoins nés de la pratique sur le terrain, entendons la performance.

- la recherche de la maîtrise de soi par la stabilité émotionnelle jugée comme facteur important sinon essentiel de la réussite sportive. D'où les recherches sur les techniques de relaxation, training autogène, relaxation dynamique, hypnose, sophrologie, bio-feedback, yoga, méditation transcendantale, acupuncture... chronologiquement, on s'aperçoit que toute nouvelle technique est avidement testée à la compétition. Le but est de favoriser une baisse des réactions émotionnelles chez les sujets comme si une performance sportive était obligatoirement obtenue sans angoisse. D'où toutes les recherches sur l'angoisse avant, pendant, après les pratiques sportives, sur la frustration, la violence, et l'agressivité.

- de même les recherches tentant d'établir à l'aide de questionnaire ou de "tests" projectifs des relations entre personnalité et pratique sportive, montrent que l'on cherche à définir les différents types de personnalité structures motivationnelles, qui conviennent le mieux à chaque sport, avec depuis peu le problème de la sexualité et des rôles masculins et féminins liés aux problèmes de modifications corporelles, engendrés par la pratique intensive et la compétition, particulièrement sensibles chez les femmes.

En fait, convaincus du nivellement induit par les progrès techniques tant matériels que bio-physiques, les entraîneurs ou les chercheurs semblent persuadés que ce qui fait la différence entre les sportifs sont les facteurs psychologiques schématiquement réduits à la motivation ou à la capacité du sportif "d'encaisser" le stress lié à la compétition. Les recherches sur le stress semblent particulièrement focaliser un grand nombre d'énergies. En effet, dans la mesure où il s'accroît du fait des charges d'entraînement plus contraignantes et intensives, et de la pression sociale induite par la réussite sportive ou l'échec, pression démultipliée par les médias, le sportif semble être une proie privilégiée de ce nouveau mal du siècle. Mais l'idée sous-jacente reste l'optique

du mieux ou le postulat inconscient que la performance individuelle ne peut dépendre que d'une personnalité congruente et la performance collective d'une résolution des conflits interpersonnels.

Est-ce encore une survivance du "mens sana in corpore sano" ? Faut-il y voir encore la croyance que le sport est le résultat d'un trop plein d'énergie, d'un excédent positif et non d'une carence, activité sublimatoire d'une déficience?

Que le sport ne peut que permettre l'accession à un meilleur équilibre et à l'optimum du développement de la personne ?

Sans forcer l'interprétation, ceci est particulièrement sensible dans les techniques mêmes utilisées par les chercheurs. Parmi les "tests" de motivation personnelle les plus utilisés et cités, on note quatre types d'épreuves:

- des épreuves s'appliquant aux sujets normaux, de mesure des différents secteurs de l'adaptation personnelle et sociale mettant en évidence les déficits d'adaptation du sujet aux différents milieux dans lesquels il évolue (milieux familial, professionnel, social, adaptation aux problèmes de santé et adaptation émotionnelle) ex, le questionnaire de BELL ;

- des épreuves, destinées aux sujets normaux toujours, de mesure des traits de personnalité (validés soit par validation externe soit par l'analyse mufti factorielle) ex. 16 P F de CATTELL ou le BERNREUTER;

- des questionnaires ayant pour but l'appréciation de traits pathologiques ex.:

- . Le CORNELL Index utilisé pour l'élimination dans les collectivités des sujets atteints de troubles neuro-psychiatriques et psychosomatiques.

- . Le M.M.P.I. (Inventaire de personnalité multiphasique du Minesota).

- les tests de résistance au stress mesurée d'une manière indirecte par l'indice de l'introversion-extraversion et du névrosisme-stabilité, puisque toutes les études antérieures ont mis en évidence que les groupes pathologiques ont un fort névrosisme et que les "dysthymiques", c'est-à-dire les sujets présentant une symptomatologie anxieuse, dépressive, obsessionnelle ou phobique se situent au pôle "introverti".

ex. :

- . le RORSCHACH

- . l'E.P.I. (Inventaire de personnalité d'Eysenck).

- Il faut noter que le T.A.T. de Murray apparaît assez peu car, non protégé par une technique complexe, il paraît d'emploi facile et un grand nombre d'auteurs ont adapté les planches à des situations sportives. Ce qui renvoie à un problème de validation.

Nous ferons donc une catégorie à part pour l'estimation des niveaux d'aspiration et d'expectation.

b) En ce qui concerne le secteur de la psychologie liée à l'apprentissage et au développement sensori-moteur.

A côté de toutes les recherches sur le développement des aptitudes par le sport (ex. aptitudes physiques en général, aptitudes cognitives, aptitudes spatiales, habiletés sensori-motrices), et après la mode de l'épistémologie génétique, on voit apparaître les styles cognitifs, styles perceptifs et la dépendance à l'égard du champ, voisinant le bon vieux behaviorisme et ses conditionnements passifs ou opérants. Si l'on ne considère que la chronologie, on se rend compte que les sujets étudiés sont de plus en plus

jeunes. ceci renvoie très directement à l'optique des fédérations et des éducateurs-entraîneurs qui veulent, selon le stéréotype de la précocité et de la plus grande malléabilité du jeune âge, commencer de plus en plus tôt : enfants de 4 ans, 3 ans, voire bébés pour la natation. C'est la politique des espoirs. Mais quand commence l'espoir ? Quand finit l'illusion ?

Les A.P.S. rejoignent là des préoccupations de pédagogie générale où s'affrontent les thèses les plus variées pour l'apprentissage de la lecture, des langues, des mathématiques... avec un risque supplémentaire, cependant, c'est que la lecture jusqu'à présent n'a pas encore façonné une tête de fémur comme peut le faire la danse à 4 ans avec les conséquences que l'on connaît à long terme. Mais les incidences immédiatement perceptibles et craintes restent encore d'ordre médical et traumatologique avec notamment les incidences osseuses qui jouent pour l'instant le rôle de garde-fou.

Qu'en est-il des incidences sur la personnalité en pleine élaboration ? Nul ne saurait le dire : nous sommes tributaires de la vague des 15 ans.

Confronté à ces techniques, le psychologue se trouve face au problème déontologique : dans la recherche du résultat à tout prix pour certains parents, entraîneurs, pays, comment respecter au mieux ce qui fait l'homme chez l'athlète, c'est-à-dire sa liberté, son projet, son devenir, ses valeurs, son à-venir ?

Or, le psychologue se heurte à la difficulté du pronostic à long terme, très long terme même : si l'on accepte également 15 ans minimum pour les révélations des conséquences physiologiques des entraînements intensifs, en psychologie en principe les premières expériences peuvent avoir une incidence sur la vie complète (cf. le concept de early experience des auteurs anglo-saxons et les mécanismes d'empreinte. Mais comment peut-il faire face à cette contrainte dans les balbutiements de la psychologie différentielle s'il n'a à sa disposition que des références données par la psychologie génétique ?

A commencer par BINET, tous les psychologues généticiens, WALLON, PIAGET, sans citer FREUD, se sont surtout posé la question de ce qui différencie "verticalement" un enfant d'un autre, un enfant de six ans par exemple de celui de cinq ans ou de celui de sept ans.

Mais jamais ce qui différencie fondamentalement les enfants de six ans entre eux. A tel point que BINET, pour différencier les enfants de six ans entre eux par exemple, expliquera leurs différences en les référant virtuellement au moyen de l'instrument du Q.I., à des enfants d'âge différent par l'intermédiaire de l'âge mental. Or, le Q.I. lui-même a la vie dure puisque, malgré les travaux de WECHSLER qui en a fait une simple mesure de l'écart type, une mesure de déviance par rapport à la moyenne d'un groupe d'âge, on ne peut s'empêcher de le traduire en termes "d'avance" : un enfant intelligent est un enfant en avance, un enfant débile est un enfant en retard ! Il en est de même pour le développement sensori-moteur et les performances physiques.

Or, il est à remarquer que peu de choses ont été tentées depuis ces novateurs. Autrement dit, la pédagogie corporelle comme la pédagogie en général d'ailleurs, souffre d'une carence théorique de la psychologie de l'enfant qui, après s'être intéressée aux problèmes des stades et à l'évolution longitudinale, nous laisse sur le

manque d'une psychologie différentielle. Tant et si bien que l'enfant abstrait, standardisé, à l'origine de la notion de stade et d'âge mental, d'âge de développement masque encore trop les enfants "vrais", réels, pris dans leur singularité.

En fait, il ne faudrait plus tenter d'éclairer les problèmes d'apprentissage et de développement en terme de psychologie génétique mais en terme de psychologie différentielle, seule capable de se poser (et de répondre à) des questions telles que celles-ci :

- En quoi consistent les différences en matière de développement psychosomatique ?
- En quoi consistent les différences en matière de structures cognitives ou de structures de penser et quels sont leurs mécanismes de montage ?
- En quoi consistent les différences en matière d'identité ?
- etc.

Il n'est pas dans notre prétention d'apporter des réponses à la place d'une discipline en train de se constituer, mais on peut, d'ores et déjà, noter que dans le développement cognitif les néopiagétiens, tels LAUTREY et HUTEAU en France, ont plus qu'avancé les hypothèses quant aux facteurs pré-cognitifs avec l'étude des stratégies et des styles cognitifs : ces voies ont d'ailleurs été testées dans le domaine sportif (cf. plus haut). Quant aux différences en matière d'identité, on peut tenter des pistes à la suite de la biologie et de la psychopathologie qui ont mis en lumière l'importance de la spatialité et de la temporalité individuelles, d'origine biologique et psychologique. Et, de toute évidence, le corps de l'enfant qu'elles nous décrivent est loin du corps standardisé des modèles d'entraînement imités le plus souvent des modèles adultes : le plus souvent, on se contente d'en faire moins, c'est tout !

Derniers points, enfin, l'utilisation du sport dans la rééducation des handicapés, rééducation directe dans le développement des aptitudes (cf. point précédent) ou utilisation dans le loisir et l'affirmation de soi, reconnaissance sociale, relation thérapeutique, sociothérapie, thérapie de groupe et environnement stimulant, ce sont ces mêmes bénéfiques qui sont visés dans l'extension de la pratique sportive aux personnes du troisième âge.

Ce survol, aussi rapide et succinct qu'il soit (nous n'avons pas parlé par exemple des études de psychologie sociale des attitudes à l'égard du sport), est cependant riche d'enseignement.

La répétition d'études identiques prouve tout d'abord l'isolement des chercheurs qui tous dans leur coin respectif, cherchent dans "leurs" directions, lesquelles paradoxalement se révèlent souvent être redondantes avec d'autres recherches déjà effectuées dans les mêmes conditions. Cette répétition signe surtout la stéréotypie des schémas de penser qui inmanquablement dirigent les auteurs vers les mêmes voies; ce qui montre bien que la psychologie appliquée au sport est comme son nom l'indique "appliquée au sport" donc dépendante de la psychologie elle-même dans ses techniques et d'une autre ligne de pensée pour ses finalités.

La psychologie du sport n'est qu'une technique appliquée à un domaine spécifique et, en tant que technique, elle est toujours seconde à l'égard d'une réflexion

épistémologique qui, si elle fait cruellement défaut dans ce domaine, comme dans d'autres également, s'effectue ailleurs. Et cela nous conforte dans l'idée que, contrairement à certaines affirmations, il n'y a pas de psychologie spécifique du sport (- les sportifs, aussi exceptionnels soient-ils, conformément au postulat de la psychologie différentielle "fonctionnent" selon les mêmes mécanismes psychologiques que le plus commun des mortels) et que si spécificité il y a, elle est d'ordre purement déontologique (cf. Les travaux des chercheurs de l'Est avec KUNATH notamment) .

La deuxième conclusion, c'est que l'on a un peu l'impression que la recherche en psychologie du sport tourne quelque peu en rond et qu'un des moyens pour sortir de cet enfermement et susciter la créativité des chercheurs serait d'une part d'éviter la trop grande dépendance aux moyens actuels de constitution des documentations qui par manque, et de moyens et de politique, celle-ci influant sur ceux-là, s'avèrent insuffisants; d'autre part, en participant activement nous-mêmes à la constitution des banques de données informatisées qui seules, à notre avis, permettent de retrouver rapidement une foule de données dans tous les domaines en un temps record. Ces banques de données vont devenir indispensables dans une démarche d'innovation en autorisant un premier regard rapide mais qui peut être exhaustif sur les recherches en cours, la surveillance du domaine délimité, et la recherche de spécialistes pour entrer en communication avec eux, seuls éléments déterminants pour éviter les recherches redondantes.

Pour notre domaine, on ne peut donc que se féliciter d'un projet tel que le projet "Texto" du ministère de l'E.N. ayant pour but de permettre aux laboratoires et chercheurs, - d'où démultiplication des sources de dépouillement et d'informations -, de participer à la constitution de banques de données à partir des équipements informatiques de Grenoble, Montpellier, et Rennes, interrogeables à distance par lignes téléphoniques. Mais cela sous entend également une plus stricte discipline de la part des auteurs qui devraient eux-mêmes prévoir les mots clés qui autorisent l'entrée dans leurs recherches. D'autres disciplines le font déjà, pourquoi pas nous ?